

Les réfugiés français de la Commune n'ont pas fait leurs frais à New-York. Aussi bien dit-on que Karl Marx n'a transporté en Amérique le conseil central de l'*Internationale* que pour se débarrasser d'un mécanisme usé et refaire sur d'autres bases l'union de toutes les fractions du parti socialiste.

Bien autrement sérieux est le *parti démocrate socialiste*, qui s'est formé, il y a une dizaine d'années, parmi les masses allemandes fixées dans la Pensylvanie et dans tout l'Ouest. Comme son nom l'indique, il reproduit les doctrines et les visées du parti que Schweitzer, Liebknecht et Bebel dirigent en Allemagne sous la haute impulsion de Karl Marx. Il est dans une étroite communion avec lui, sans lui être cependant rattaché par une organisation extérieure. Au commencement de 1877, nous constatons son influence croissante, mais elle était encore limitée à la population d'origine germanique (1). Depuis lors un fait important s'est accompli. Ce parti a créé une organisation commune avec l'élément socialiste d'origine américaine que représentait le *Labour Reform Party*, et qui lui-même avait précédemment réuni un certain nombre d'associations et de ligues ouvrières (2).

que l'éroulement de l'ancienne société peut être obtenu par des réunions publiques, la propagande de la presse et le fonctionnement du suffrage universel, tandis que nous nous tenons pour les procédés révolutionnaires. » De son côté, Adolf Douai, l'éditeur du *New-Yorker Volkszeitung* déclarait que les communards français nuisaient beaucoup à la propagande socialiste par leurs bruyantes déclamations, et qu'il avait de bonnes raisons de croire que la plupart étaient des *mouchards* du gouvernement français.

D'autre part, comme le dit fort judicieusement M. l'abbé Winterer dans sa belle étude sur le *socialisme contemporain*, l'ouvrier américain ressemble beaucoup à l'ouvrier anglais. Il est guidé généralement par son intérêt immédiat. Lorsque les sociétés ouvrières américaines délibérèrent sur la réception que l'on devait faire aux délégués des sociétés françaises à l'exposition de Philadelphie, George William Gibbons, président de l'Union centrale des travailleurs, trouvait qu'il ne serait pas politique d'encourager les travailleurs étrangers, au moment même où de grandes grèves avaient lieu à New-York. « Ce sont des sentiments généreux, disait-il, qui poussent nos ouvriers à recevoir en amis leurs confrères des pays étrangers; mais il y a bien des raisons pour ne pas mettre nos artisans côte à côte avec les ouvriers de Paris. Une immigration parisienne à l'heure même où nous trouvons à peine du travail pour nos propres ouvriers n'est nullement désirable. »

(1) Voy. *les Etats-Unis contemporains*, 3^e édition, chap. XXIII, sect. 67.

(2) Voici quelles étaient les dénominations des principales organisations de ce genre existant en 1870 : *New-England Labor Reform League*. — *Society of*